

HÉLA FATTOUMI, À LA CROISÉE DES IMAGINAIRES

Par Caroline Châtelet ~ Photo : Vincent Arbelet

TWAMA PARADISE (« TWAMA » SIGNIFIANT « JUMELLES » EN ARABE) DÉPLIE UN DIALOGUE AU PLATEAU ENTRE DEUX ARTISTES SUR LEURS VIES EN SCÈNE COMME HORS-SCÈNE RESPECTIVES.

Pour sa nouvelle création en tant que chorégraphe et interprète, l'artiste Héra Fattoumi – par ailleurs co-directrice avec Éric Lamoureux du Centre chorégraphique national de Bourgogne-Franche-Comté, à Belfort – travaille pour la première fois avec Sondos Belhassen. La danseuse, chorégraphe et actrice tunisienne dialogue au plateau avec Héra Fattoumi, les deux femmes dessinant ensemble une création où la conversation est au cœur. Avant sa création en juin lors du festival Montpellier Danse, une étape de travail est à découvrir début avril à Belfort. Rencontre avec Héra Fattoumi.

À quel moment avez-vous eu l'envie de travailler avec Sondos Belhassen ?

Je connais Sondos Belhassen depuis plus de trente ans, nos échanges ont souvent eu lieu en Tunisie et autour de la danse – nous nous sommes vues danser. Le déclic pour travailler ensemble remonte à 2017, quand je l'ai vue en solo dans une pièce du chorégraphe Radouan Mriziga et dans laquelle je l'ai trouvée magnifique. À partir de là, nous avons commencé à échanger. Quand il s'agit de retourner

au plateau, je suis quelqu'un de lent. C'est quelque chose qui nécessite pour moi une réflexion et une intériorisation. Je dois être convaincue de la nécessité de mettre mon corps en jeu. Le rapport au plateau comme danseuse a presque toujours un lien pour moi avec la Tunisie et a souvent pris la forme du solo. Là, j'ai pensé que c'était peut-être l'occasion de partager le plateau avec Sondos. La question de l'altérité traverse tout notre projet artistique avec Éric depuis toujours et je sentais le besoin d'un vis-à-vis, de mettre en partage cette étape de ma vie d'artiste et de faire retour sur ce qu'il reste de la Tunisie pour moi aujourd'hui – une interrogation récurrente dans ma vie. Quelque chose s'est doucement cristallisé dans l'idée du retour au plateau, et non pas du retour au pays, même si c'est un peu comme un retour au pays aussi...

Vous êtes toutes les deux interprètes côté danse, chant et texte, mais vous en signez seule la conception. Pourquoi ?

Pendant deux ans, nous nous sommes retrouvées avec Sondos Belhassen, discutant de ce dont nous



allions parler : la question de la transmission et de ce rapport aux générations de femmes, qu'elles soient nos grands-mères, nos mères, ou qu'il s'agisse de l'avenir, avec nos filles. Et il y a eu une clarification de la part de Sondos, qui m'a dit souhaiter être interprète. Le fait qu'elle signifie cette idée a été important. C'est intéressant qu'il n'y ait pas forcément de réciprocité dans nos places et que ce soit mon parcours de femme, de créatrice, de danseuse, qui nous emmène. J'ai besoin d'une réflexion, dans l'idée du miroir, de quelque chose de ma vision qui se projette et se réfléchisse sur le corps et l'histoire de l'autre. Il y aura du fictionnel, du réel, et pour autant ce ne sera pas un spectacle documentaire.

On évoque souvent la gémellité comme le lieu, au-delà d'une ressemblance, d'une complémentarité. Cela résonne-t-il pour vous ?

TWAMA Paradise est venu du fait qu'il y a dans notre physique des points de convergence : nous avons à peu près la même taille, le même genre de cheveux, un visage assez dessiné avec des angles – nous ne sommes ni l'une ni l'autre dans la rondeur.

Donc il y avait déjà ce rapport évident en termes de physiologie. Après, évidemment, intérieurement, nous sommes parfaitement dissemblables, et je ne crois qu'à cela : il n'y a relation que s'il y a dissemblance, écart. J'aimais bien, également, la polysémie de « twama », qui offre un jeu sur ce « toi et moi » qu'on entend, qui joue du trouble qu'il y a à entendre une chose qui en est une autre. Et « paradise » vient contrebalancer « twama ». J'ai toujours eu envie d'avoir une sœur et il y a dans ma famille beaucoup d'histoires de jumelles : des vraies, des fausses, des jumelles révélées, des séparées. L'identité étant cette chose totalement fragmentée et multiple, c'est assez troublant de se dire que la gémellité renvoie à peut-être une part de toi qui ne se réalisera jamais. D'ailleurs, je pense que mon histoire de co-signature, de bicéphalité avec Éric Lamoureux répond partiellement à cette idée qu'il n'y a pas une signature unique, un seul ego, une seule pensée. Je ne souscris pas au côté démiurge, surtout quand on fait du spectacle vivant. Nous ne sommes qu'à la croisée d'imaginaires, la création est toujours étoilée, on ne fait rien tout seul.

Comment rencontre-t-on quelqu'un dans la danse ?

Par les corps, par le mouvement dans l'espace, quelque chose se passe par porosité, par perméabilité. Nous regardons chacune la danse de l'autre, nous échangeons sur nos mouvements, nos points de force, notre façon de s'ancrer au sol – celle qui est plus aérienne, celle qui est plus terrienne. Il est évident que nous n'avons pas le même rapport à la danse, mais nous partageons une énergie. En même temps, j'ai un rapport aux interprètes dans mon travail de chorégraphe où je suis « une guetteuse ». Avec Éric, nous nous sommes toujours définis ainsi, comme des personnes qui mettent en place des contextes d'émergence de la danse – notre enjeu n'étant pas d'écrire une danse que l'on apprend à l'autre, mais au contraire d'accueillir et développer la danse de l'autre. C'est là qu'il se passe un truc : si Sondos Belhassen et moi-même dansions de la même façon, cela n'aurait pas d'intérêt. Enfin, rien n'est différent des processus de création qu'Éric Lamoureux et moi aimons vivre : laisser du temps, de la décantation, avoir une montée crescendo et voir comment, tout doucement, les contours d'une pièce se dessinent. C'est toujours l'endroit le plus fascinant et dont je ne me lasserai jamais : partir d'un magma, d'une ébullition, et tirer le fil, élaguer jusqu'à arriver à une structure de ce que pourrait être, dans le rapport au temps et au public, un spectacle.

Vous avez toutes les deux, peu ou prou, un âge similaire. Qu'est-ce qui se met en jeu avec un corps de soixante ans ?

Déjà, il y a une chose qui est incontournable, c'est comment prendre soin de nos corps pour être dans la capacité de travailler et de danser ainsi, jour après jour. Le soin et la préparation que cela requiert nous challengent, car il faut qu'il y ait des phases avec du dépassement, sans pour autant se brutaliser. Après, on n'a pas moins d'énergie à soixante ans : on la canalise plutôt tellement mieux ! Cela repose sur une écoute et une attention à ses capacités et au cadre de travail. Mais nous ne sommes pas dans l'économie, lorsqu'on se connaît bien on sait ce qu'on peut faire et ce qu'on n'a pas intérêt à faire.

Quel travail sur la musique menez-vous ?

Ce qui m'intéressait, c'est que la musique soit, d'une façon ou d'une autre, du monde arabe. Qu'il y ait des revisitations possibles par des artistes de la jeune génération de musiques arabes plutôt traditionnelles, et des standards (plutôt occidentaux) qui se jouent des langues. La composition est

d'Éric Lamoureux, à partir de « sons » d'artistes contemporains du monde arabe – Maghreb en particulier – qui s'inspirent des univers musicaux/chantés traditionnels. Et toutes deux, nous chantons en français et en tunisien – la question de la langue étant pour moi essentielle en tant qu'analphabète dans ma langue natale. Tous ces déplacements et cette complémentarité sont très intéressants, entre Sondhos qui a le même niveau d'instruction dans les deux langues et moi qui ai une langue fantasmée, pleine de troubles, de manques.

Vous avez parlé du retour au plateau comme d'un retour au pays. Travailler au plateau, est-ce revenir à un pays rêvé, une sorte de paradis ?

Absolument. Pour moi, le studio est l'endroit de la liberté où je peux tout imaginer, où je peux avoir l'impression, en écoutant de la musique, en regardant des images, que je peux tout faire. Donc en ce sens-là, oui, je retourne au pays rêvé, où je peux vivre ce que je n'ai peut-être jamais eu le temps ni la possibilité de vivre.

Lors d'un entretien il y a un an avec également Éric Lamoureux [Novo 76], vous évoquiez la difficulté de penser la situation qui vient, tout en soulignant la nécessité absolue de résister, d'être en solidarité. Un an plus tard, politiquement, c'est clairement pire. Votre regard a-t-il changé ?

Pour reprendre l'expression d'Edgar Morin, nous sommes dans un festival d'incertitudes. Comment penser l'avenir, quand on est jeune ? Il y a une urgence à vivre chaque acte positif, chaque petite victoire, et je suis très admirative de cette jeunesse qui ne baisse pas les bras, qui considère l'art comme un endroit plus que jamais de résistance. Nous avons une histoire avec le service public de la culture, il y a une nécessité de l'art dans la structuration d'une société au sens large. Là, effectivement, les moyens sont plus réduits que jamais et tout cela pose des questions. Un nouveau système est-il possible ? Comment repenser la place de la culture et son financement dans la société ? Des chantiers énormes sont à mener, mais le monde va tellement mal, nous sommes dans une telle incertitude politique, j'avoue que je me sens un peu dans un état d'impuissance. Et qu'à part préserver ce que nous faisons, le mieux qu'on puisse faire est de soutenir et d'accompagner les jeunes – et si je parle des jeunes artistes, ils sont déjà en train d'amener des réponses artistiques.

— TWAMA PARADISE

Danse le 2 avril à Belfort

www.viadanse.com/spectacle/twama-paradise